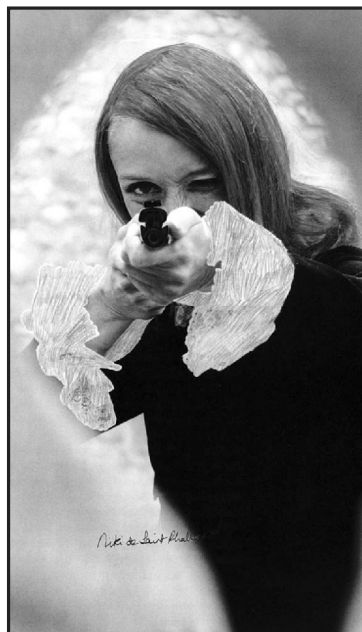


NIKI DE SAINT PHALLE

Devant le bar du Negresco à Nice, on a placé, m'a raconté Alice Fulconis, une œuvre de Niki de Saint Phalle, «**Musicien jouant de la clarinette**». Alors, au lieu d'aller au bar, «on rend visite au musicien».

Ma première editrice, Thérèse de Saint Phalle, à qui j'avais demandé si elle était apparentée à Niki de Saint Phalle, m'a dit qu'elles étaient cousines, avant d'ajouter l'anecdote suivante : toute jeune mariée, Niki Mathews, née de Saint Phalle, aurait vu son tout jeune mari –ils avaient dix neuf et vingt ans- tomber raide dingue d'Ava Gardner. Elle en aurait souffert mille morts. La suite de sa vie n'aurait été qu'une réaction à ce traumatisme. Autour de mes visites à l'exposition que lui consacre le Grand Palais, j'ai beaucoup lu sur cette artiste sans repérer la moindre allusion à cette anecdote.



mère américaine. Mais comme étaient minces alors les chances de cette toute petite fille riche de devenir la grande artiste populaire, Niki de Saint Phalle, qui n'aurait, en somme, que quatre-vingt quatre ans aujourd'hui, et à qui le

Grand Palais consacre maintenant quatre mois et demi d'exposition !

J'avais déjà vu des Nanas, bien entendu. Tout le monde en a plus ou moins vues. J'en avais même tellement vues que j'espérais autre chose. Eh bien je n'ai pas été déçue ! ⁽¹⁾

Sans l'ordre des salles établi par Camille Morineau, la commissaire de cette exposition, on sortirait submergé par le foisonnement des œuvres de Niki : tableaux, sculptures, dessins, croquis, sérigraphies, films, photos de monuments... Comme on risquerait aussi de se perdre dans la quantité d'his-

toires, de citations sur Internet, de livres, de photos, de vidéos, de films, et de panneaux inspirés par cette artiste et son travail...

Les détails spectaculaires (croustillants ?) ne manquent pas dans la personne, la vie et l'œuvre de Catherine Marie-Agnès Fal de Saint Phalle, née en 1930, à Neuilly-sur-Seine, d'un père, banquier français, et d'une

La première salle du Grand Palais, Peindre la violence, correspond à la fin des années 50.

Des tableaux de «landscapes» (paysages) présentent un ciel noir traversé d'éclats de peinture blanche au-dessus d'un sol cloisonné

EXPOSITION

de couleurs tendres, semé d'objets divers que la peinture fait tenir ensemble : jouets, babioles de plastique, mais aussi ciseaux, clous, lames de rasoir...

Comme dans les assemblages de Jean Dubuffet, on y perçoit le désir (le besoin ?) d'enchâsser



dans une matière picturale des centaines de petits riens vouées autrement à s'éparpiller et disparaître... Peut-être également le désir (le besoin ?) de structurer ce qui ne cesse de se déconstruire en chacun de nous ?

Ces tableaux m'ont fait penser aux espaces étroitement délimités sur lesquels les archéologues se penchent avec un pinceau délicat pour mettre au jour les restes d'une très ancienne temporalité.

Il y a quelques années, j'avais entendu, sur France-Culture, Niki de Saint Phalle expliquer qu'elle avait entamé sa pratique artistique, sans l'appeler artistique, en travaillant sur les vieux langes de ses deux enfants. Oui, cette jeune femme assez canon pour avoir été mannequin à 18 ans –avec un air d'ingénue libertine, une élégance chic à la Grace Kelly ou le regard énigmatique d'une Lauren Bacall– cette élégante donc avait éprouvé autour de vingt ans le besoin de faire quelque chose de personnel à partir des objets de son quotidien, couches de ses enfants, vieux jouets, instruments ménagers...

Besogné à la fois par son imagination et ses mains, le réel, aussi doux que violent, dans lequel baignait cette adolescente-mère de famille s'était ainsi trouvé transporté, transposé, dans un autre réel et un autre imaginaire. Il ne s'agissait pas pour elle de quitter le monde réel pour un monde imaginaire, mais de les mêler intimement. Pourquoi les mêler ? Mais parce qu'ils l'étaient -intimement, inextricablement- en Niki de Saint Phalle. Parce qu'imaginaire et réel n'étaient pas pour elle deux univers séparés. Imbriqués l'un dans l'autre, ils ne cessaient de se féconder et de renaître l'un de l'autre. Le réel produisait de l'imaginaire. Et l'imaginaire tendait à devenir réel. Les enfants savent cela. Enfin, les enfants solitaires qui jouent interminablement avec ce qu'ils touchent, sentent, voient et entendent...

D'autres récits attribuent les débuts artistiques de Niki de Saint Phalle à «l'art-thérapie» pratiquée lors de son hospitalisation de quelques mois pour une schizophrénie traitée aux électrochocs et à l'insuline. Peu importe. Les causes sont toujours multiples. Le mystère d'un être humain ne peut qu'être approché.

Une certitude par contre : Niki avait dix-neuf ans quand elle a épousé, en cachette d'abord, le futur écrivain Harry Mathews, né la même année qu'elle. Après, elle était partie vivre avec lui en France. Coup de foudre ? Sans aucun doute. Mais besoin sûrement aussi de prendre ses distances avec une mère capable de passer de la froideur à la colère et un père qui, en 1952 (...) «*quelques semaines après ma sortie de l'hôpital, m'écrivit une lettre (...) Cette lettre était une confession (...)*» : «*lorsque tu avais onze ans, j'ai essayé de faire de toi ma maîtresse*», écrivait-il. Dans une autre lettre adressée, mais non envoyée, à Jean Tinguely qui sera le princi-

pal compagnon de sa vie et son second mari, Niki évoquera cette première union : *«Parfois, je rêvais de quitter cette vie presque parfaite que j'avais eu tant de mal à construire avec Harry. Je commençai à lui parler de séparation, de vivre seule pendant un an ou deux, d'aller au bout de mes possibilités en tant qu'artiste. J'avais besoin de solitude».*

En attendant, elle travaille à sauver ce qu'elle peut de cette «vie presque parfaite». Elle déteste que des choses d'elle se perdent. Alors elle garde, conserve, récupère. Comme une bonne ménagère, oui. À ceci près que ce qu'elle sauve, elle ne l'enferme pas sous clef, elle n'en fait pas des confitures, mais en tire des œuvres à son image. Des œuvres tangibles. Visibles. Partageables. Inspirantes.

Garder et assembler c'est refuser d'effacer. Et de se laisser effacer. En 1991, elle écrira à Pontus Hulten, «Je passerai ma vie à prouver que j'avais le DROIT D'EXISTER».

Elle divorce en 1956 en laissant ses deux enfants à leur père. *«Cela semblait logique»*, écrira-t-elle dans une lettre à une correspondante imaginaire, *«que les enfants restent avec Harry puisque je n'avais pas assez d'argent pour m'occuper d'eux. Tous les trois, j'allais les voir souvent (...) Je me mis à vivre seule. Harry, généreusement, achetait mes peintures, ce qui me permit de vivre, très modestement. Je pouvais travailler toute la journée dans mon atelier sans avoir besoin de chercher un autre job».*

En 1991, elle confiera à Pontus Hulten dans une sorte d'autobiographie : *«Un jour je ferais une chose impardonnable. La pire chose dont une femme soit capable. J'abandonnerais mes enfants pour mon travail. Je me donnerais ainsi une bonne raison de me sentir coupable».*

Au Grand Palais, la présentation des œuvres de Niki de Saint Phalle ne suit pas exactement la chronologie de sa vie.



EXPOSITION

Quoique, à partir de sa peinture, Niki ait eu l'idée de ce qui ne s'appelait pas encore «une performance» – le tir à la carabine sur tableaux – et ne se soit lancée que quelques années plus tard dans le travail en volume que représentent les Nanas, la commissaire de son exposition, Camille Morineau, a pris le parti de présenter ces Nanas et les sculptures qui leur sont apparentées avant les Tirs. Pourquoi ?

Je ne peux qu'essayer de deviner... Parce que la logique psychique qui semble aller de la révolte à l'exécution, puis au déploiement lyrique est une chose ? Et celle des décisions artistiques, toujours marquées par la chance et la circonstance, une autre ? Parce qu'une exposition cherche moins à refléter une vie qu'un cheminement esthétique ? Que tout ordre est reconstruction ? Que prendre en charge une exposition, c'est lui imprimer une vision ? Et que, quoi qu'il puisse paraître, dans toute existence, les thèmes s'interpénètrent, les périodes ne sont pas tranchées ?

Après **Peindre la violence**, suivent donc, salle 2, **Napoléon en jupon**. Salle 3, **la Hon, une nouvelle société matriarcale**. Salle 4, **La Nana power**. Salle 5, **Mère dévorante et père prédateur**. Dans une des premières toiles de Niki, sous le ciel noir traversé de lucioles ou de flocons de neige, se dressait une petite dame rose guimauve. En 1963, cette dame a grandi. Elle s'est fortifiée. Les objets de rien ont proliféré sur elle. Ils se sont entassés, amassés. D'ornementaux, ils sont devenus carapaces, excroissances, deuxième, troisième, quatrième peau, jusqu'à servir à révéler un peu de l'intérieur des corps et des âmes...

C'est ainsi que la petite dame rose guimauve a donné naissance aux «mariées» – 1963 –, aux «accouchées» et aux «putains», qui, par leur technique, mais en volume et en gigantesque, se situent dans la continuité des

œuvres peintes. Toujours l'accumulation de babioles et de brimborions. Toujours l'assemblage sous des couches épaisses de peinture blanche... Seulement, cette fois, l'espace est envahi. Les poupées ont deux, trois mètres de haut. Ce sont de colossales, de monstrueuses poupées que crée Niki. Assumant sa féminité, elle en fait une force, un atout. «*La femme est créatrice*», pense-t-elle, «*puisqu'elle fait des enfants. Toutes les inventions masculines naissent de leur jalousie envers les femmes enceintes...*» Alors, apparaissent les Nanas nues et solaires – grosses, rieuses, acrobates. – Légères et insolentes. Leurs corps se pavent dans toutes les positions. Gloire aux femmes rondes, à leurs sexes et leurs formes en courbes. Niki peut être svelte, tourmentée et porter des bibis à la mode, ses œuvres, elles, sont libérées des problèmes de sentimentalité, de mariage, de machisme...

«*Bien sûr que ce sont des portraits de moi puisque je suis une femme !*» affirme-t-elle avec un bel aplomb, à trente-cinq ans, dans une vidéo que la commissaire a eu la riche idée de placer, non dans un recoin sombre, mais sur écran géant, en plein centre de la salle aux Nanas. L'artiste en étudiante sage et propre, montre au poignet, veste épaulée et cheveux lisses, se trouve ainsi reliée aux gesticulations de ses gigantesques Nanas aux couleurs de réglisse ou de berlingot.

Elle répond des énormités à un interviewer qui pose, lui, à l'interviewer machinal, sans réaction devant ce qu'il entend, quise contentent d'enregistrer.

Question :

- Pourquoi aussi énormes ?

Réponse :

- Voir les hommes écrasés par ces énormes bonnes femmes a quelque chose d'exaltant... Penser que tout ce que touche une femme a été inventé par un homme... !

- Pourquoi ont-elles de si petites têtes ?

- C'est contre l'esprit scientifique qui nous dévore, les hommes aussi... pour le côté féminin intuitif, magique... les femmes créent en faisant des enfants... Les hommes rivalisent avec elles... En m'exprimant, moi, avec toutes mes possibilités, j'exprime toutes les femmes... si les Noirs et les femmes s'entendaient, ils feraient des merveilles... on devrait salarier les mères... s'occuper d'un enfant est plus un travail que travailler dans une usine...

Ces provocations féministes ne font plus très neuf aujourd'hui -mais quelle importance ? Devant les Nanas, on est au-delà du discours. La qualité de l'accrochage ne nous fait pas défiler devant des œuvres, mais nous met au cœur d'un travail en mouvement. On est envoûté. Nos corps, nos esprits sont entraînés dans des danses et des cabrioles. On a la sensation d'y pénétrer comme on pénétrait dans la «Hon», 1966 -la première œuvre réalisée avec Tinguely- une Nana de vingt-huit mètres de long, par le sexe de qui le visiteur était invité à entrer. (Il paraît que «Hon» signifie «elle» en suédois. Il n'empêche... «Hon» me fait irrésistiblement penser au cha-cha-cha des thons avec un «C» comme crocodile...) *Pourquoi ne pas construire une gigantesque NANA pénétrable, a écrit Niki, si grande qu'elle remplirait tout le hall du musée ? Cela devenait très excitant ! Nous savions que nous allions toucher au pays sacré du mythe. Nous allions édifier une déesse. Une grande déesse PAÏENNE... La NANA étendue était enceinte et en empruntant une série d'escaliers, on pouvait accéder à une terrasse sur son ventre, d'où l'on avait une vue panoramique sur les visiteurs qui s'approchaient et sur ses jambes peintes de couleurs vives. Il n'y avait rien de pornographique dans la HON même si l'on y entrait par son sexe. La HON avait quelque chose de magique. Près d'elle on ne pouvait que se sentir bien. Tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient s'empêcher*

de sourire. Je peignis la HON comme un œuf de Pâques avec les couleurs pures et très vives que j'ai toujours utilisées et aimées...

Difficile, devant cette vaste dame, de ne pas avoir une pensée pour les déesses pré-historiques de Malte, entre 5000 et 2000 ans avant J-C, leurs labyrinthes et leurs temples-utérus.

Après la «Hon» jouissive et jubilante, les statues de Niki tourneront à la morne tristesse des mères dévorantes, des couples usés et des pères incestueux. Pour que l'élan vital leur revienne, il leur faudra s'installer, de plus en plus monstrueuses et énergétiques, dans des jardins, des places publiques. Elles devront se mettre au plein air. Mais commençons par entrer salle 6 et revenir à 1961.

Salle 6, l'Art à la Carabine.



En 1961, Niki a 31 ans. Elle vit et travaille avec Jean Tinguely qu'elle en rencontrée en 1955. Je le voyais en SUPERMAN et lui me voyait en WONDERWOMAN pour avoir eu le culot de m'embarquer pour une telle aventure. Notre admiration mutuelle nous stimulait. Nous étions en compétition pour nous épater l'un l'autre.

À lui, elle écrit (lettre non envoyée) : Je te parlai de Gaudi et du Facteur Cheval que je venais de découvrir et dont j'avais fait mes héros :

EXPOSITION



ils représentaient la beauté de l'homme, seul dans sa folie, sans aucun intermédiaire, sans musée, sans galeries. Tu étais contre cette idée, tu pensais que l'art doit être dans la société et pas en dehors d'elle. Alors je te provoquai en te disant que le Facteur Cheval était un bien plus grand sculpteur que toi. «Je n'ai jamais entendu parler de cet idiot», dis-tu. «Allons le voir tout de suite.» Tu insistais. C'est ce que nous fîmes et la découverte de ce créateur marginal t'apporta une immense satisfaction. «Tu as raison. C'est un plus grand sculpteur que moi».

Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely se marieront en 1971 mais ne vivront - d'une vie très libre- que rarement ensemble.

- La pièce est rouge. Rouge sang ? interroge

Marc Vouinchet aux matins de France-Culture.

- Oui, c'est fait pour... répond son invitée, Camille Morineau qui présente à la radio l'exposition du Grand Palais.

Nous sommes donc en 1961. C'est la première exposition de Niki. Un «Détruire, dit-elle» avant Duras... Happening, performance, installation...

Elle a la silhouette juvénile, le visage tendre et grave de la terroriste Ulrike Meinhof, combattante du groupe Fraction Armée Rouge, cerveau de la Bande à Baader, mère elle aussi de deux enfants, révoltée elle aussi par l'oppression dont la femme est victime.

Niki a écrit, J'ai eu la chance de rencontrer l'art parce que j'avais sur le plan psychique

tout ce qu'il fallait pour devenir une terroriste. Seulement voilà, elle a eu la chance de rencontrer l'art. Et le célèbre critique d'art, Pierre Restany, qui, la voyant tirer sur une de ses œuvres pour la faire «saigner» – elle a placé des poches de peinture dans sa toile de façon à ce que celle-ci, blessée, se répande en traînées de couleur – la reconnaît comme une des **Nouveaux Réalistes**. Selon Pierre Restany, les **Nouveaux Réalistes** sont des artistes «*tournés vers le recyclage poétique du réel urbain, industriel, publicitaire*».

La singularité de Niki ne se limitera pas à être la seule femme de ce groupe. Elle sera aussi celle qui aligne des tableaux de chasse. Ainsi perçoit-elle en image le visage du président Kennedy, les tours de New York avec King-Kong et ses avions de chasse, des cathédrales, son père. Elle commente *nous voulons profiter de notre pouvoir et de notre liberté comme tu profites du tien. Good bye, Daddy !* Son ton est contrôlé. Sa visée froide, factuelle, maîtrisée.

Pendant les deux années passées aux TIRS, notera-t-elle, je ne fus pas malade une seule fois. Quelle thérapie ce fut pour moi !

De fait, les Tirs durent plus de deux ans puisque le dernier a lieu en 1970, pendant le troisième festival des Nouveaux Réalistes.

Elle écrit aussi : *Le Tir se situe avant le Mouvement de libération des femmes. C'était très scandaleux -mais on en parlait- de voir une jolie jeune femme tirant avec un fusil et râlant contre les hommes dans ses interviews. Si j'avais été moche, on aurait dit que j'avais un complexe et on m'aurait oubliée.*

La suite de l'exposition nous entraîne vers plus d'affirmation encore : «moi, je m'appelle Niki de Saint Phalle et je peins des sculptures monumentales»

Je peins des sculptures, oui, c'est ce qu'elle dit.

Mais, auparavant, elle conçoit leurs formes et leur implantation au gré de ses fantasmes et du relief d'un lieu donné. Souvent en collaboration avec Tinguely, elle crée des œuvres aux couleurs féériques et au modelé, tout à la fois heurté et onduleux, recouvert de céramiques brisées, de bris de glace et de verroteries.

Il y a, entre autres, des maisons sculptées dans le Var... le Cyclop de Milly la Forêt... le Jardin des Tarots en Toscane (LA PLUS GRANDE AVENTURE ARTISTIQUE DE MA VIE, entre 1979 et 1997)... le Golem à Jérusalem... le Dragon de Knokke-le-Zoute... la Fontaine Stravinsky, ou Fontaine aux automates, place Beaubourg à Paris... l'arche de Noé à Jérusalem... le Gila Monster près de San Diego... l'ange protecteur de la gare de Zurich...

Autant d'œuvres qui, comme celles de Gaudi dans le Parc Güell de Barcelone, semblent le discontinu. Et font ressembler la dissemblance.

Sous le titre «Remember», elle réunit des lithographies en couleurs sur papier. Dessin, peinture et écriture se mêlent. Dear diary, a-t-elle écrit-dessiné dans l'une d'elles, «I have always chosen men who would betray me like my father...» (*Cher journal intime, j'ai toujours choisi des hommes qui me trahiraient comme mon père*). Plus loin, on lit : «*salaud, ordure, je me vengerais*» (sic)

J'extraie encore ces lignes d'une lettre imaginaire à sa mère : *Pour VOUS j'ai conquis le monde. Vous étiez celle qu'il me fallait. Je suis une combattante. Qu'aurais-je fait d'une mère me noyant d'amour ? (...) Pour vous, tout devait rester caché. Moi je montrerais. Je montrerais tout. Mon cœur, mes émotions. Vert - rouge - jaune - bleu -violet. Haine - amour - rire -*

EXPOSITION

peur - tendresse. (...) Ma mère, merci. Quelle vie ennuyeuse j'aurais eue sans vous. Vous me manquez.

Béatrice NODÉ-LANGLOIS

*EXPOSITION NIKI DE SAINT PHALLE :
Le Grand Palais Galeries nationales,
3, Avenue du Général Eisenhower,
75008 Paris*

*Ouvert dimanche et lundi de 10h à 20h.
Ouvert mercredi, jeudi, vendredi et samedi, de
10h à 22h . Fermé le mardi. En période de va-*

*cances scolaires, ouvert tous les jours de 9h à 22h.
Exposition du 17 septembre 2014 au 2 février
2015.*

*(¹) «Tout le monde en a plus ou moins vues.
J'en avais même tellement vues que j'espérais
autre chose. Eh bien je n'ai pas été déçue» ! La
correctrice n'est pas d'accord sur «l'accord» de ces
deux participes passés. Mais l'auteure ayant lu
dans le Grevisse de langue française que cer-
tains écrivains avaient contrevenu à la règle, a
souhaité conserver cette orthographe.*